

Et l'imaginaire dans tout ça ?

Stéphanie Fouquet
mai 2020

Que faire des injonctions d'innovation et de résilience du ministère qui nous plonge dans le fait accompli d'une pseudo fatalité de flux tendu ? Faut-il accepter le manque de test ? Faut-il accepter le manque de masques ? Faut-il laisser aux autres le pouvoir de nous fliquer à rebrousse-poil, accusant d'irresponsables, voire de dangereux terroristes ceux qui osent agir et revendiquent une conscience collective en acte ?

L'autre plus qu'hier devient menace, et espoir : menace de propagation d'un virus invisible et espoir de sortir de soi. C'est terrible et tendu. Alors qui doit nous gouverner ? La peur et la soumission face à ceux qui continuent à nous penser comme « objets », comme incapables d'entendre le danger, nécessairement infantilisés et stigmatisés.

Le présent est perturbation. Temps de confinement. Devant nous les quatre murs. Nous ne pouvons plus nous agiter. Face à nous : le reste, la pensée, le vide. Puis la faim du voisin, la colère, la fatigue. Le reste est une force effrayante et vient comme une déferlante s'immiscer dans les peurs. Le reste est déformations, aliénations, dérangement de l'autre par son absence. Le reste est cette conscience d'un événement mondial, où les trois quarts de la population vit la même question.

Si nous osons écrire l'impossible, la bien pensance abrutissante des doctrines aura du mal à nous effacer de notre mémoire. Nous aurons matière à rêver contre les instillations de retour liberticide à « leur » normale. Nous aurons matière à dénouer le détournement odieux de « nos » mots d'espoir.

Le présent est perturbation. Perte. Tout ce qui maintenait un équilibre, assurait un ordre symbolique et construisait une nécessité de surface, vole en éclat. Même si l'éclat est dit temporaire, la perturbation agit. Elle peut faire induction d'écriture d'un monde encore impensable hier. Elle peut broyer cette croute qui nous empêche d'entrevoir autre chose qu'un néolibéralisme avilissant.

Comment je lis l'écrasement de mon voisin, qui pleure son vieux ehpadisé ? Comment j'écris quand ma voisine sort ses tripes tous les soirs à sa fenêtre de chants révolutionnaires ? Comment je vis face à l'alerte qui cherche dons pour nourrir les familles du bidonville du bout de la ville ?

Il n'y a plus rien à convoiter. L'envie prend son envol, exporte des mots entre les continents. C'est ainsi que se trouble l'évidence. Des paquets de sens sortent de nos mains pour se diffracter dans le vide que les quatre murs finissent par entrouvrir : la brèche. Nous sommes les récits de la brèche.

La pression du fragile fera-t-elle plier la vitre ? Ou faut-il qu'elle explose ?
On sent déjà la violence du verre qui se plante dans les pieds.

La soupe du présent fait matière à urgence. Les liens s'ancrent, prennent forme de combustible. Ils transpercent le noir. Tendues par la caresse, mes mains deviennent plus longues que celles d'hier. A la ramasse de la nuit, mais en pire.

La perturbation nous lie. L'imprévu s'imisce dans des lieux inimaginables avant. Le temps s'improvise. Des tissus d'espoirs s'historisent. Le symbolique est en danger.

Alors se crée l'idée dans les bulles de vivre qui s'expulsent du magma. L'évidence d'hier prend des allures insensées. La bataille du réel dérégule l'urgence. Le symbolique perturbé, cherche à refaire surface. Les relations en contre s'appuient sur des pieds d'égalités. Le besoin de sens remonte la colonne vertébrale, il s'invente un récit qui prend des résonances étranges.

Aujourd'hui les mots bouffent le désir.

Nous sommes capables d'entrer en imaginaire car nos mots prennent racine et construisent leurs contre-récits, collectifs agissants.

Car le mur est un autre horizon.